



Lucile Bertrand, *Les inoubliables* (film),
2024. Image extraite de la scène 4
© l'artiste

**PROJECTION DU FILM
(SOUS-TITRÉ EN FRANÇAIS)
SUIVIE D'UNE DISCUSSION
DANS LE CADRE
DE POETIK BAZAR**
HALLES DE SCHAEERBEK
22A RUE ROYALE SAINTE-MARIE
1030 BRUXELLES.
WWW.POETIKBAZAR.BE/FR/
EDITION-2025
LE 20.09.25 À 19H

**PROJECTION D'UN
EXTRAIT DU FILM
(SOUS-TITRÉ EN ANGLAIS)
DANS L'EXPOSITION
A PLACE APART.
DUO ANE VESTER
& LUCILE BERTRAND**
QUEENS BRUSSELS
266 AVENUE DE LA REINE
1020 BRUXELLES
WWW.QUEENSBRUSSELS.BE
DU 28.09 AU 18.10.25

WWW.LUCILEBERTRAND.COM

EN LUMIÈRE

OU LE RÊVE D'UN LANGAGE COMMUN

À l'instar d'écrivaines contemporaines, de Kae Tempest à Lisette Lombé, le nouveau film de LUCILE BERTRAND (°1960; vit et travaille à Bruxelles) revendique avec force la poésie comme un art vivant, moderne, une extraordinaire chambre de résonance. Projeté en juin 2025 chez Eté 78 (Bruxelles), *Les inoubliables* suit les traces d'*amnesia* (2014), qui interrogeait déjà la question de l'amnésie collective liée à des événements historiques traumatiques. L'artiste touche cette fois à l'invisibilisation de poétesses et de leurs mots, alors que ceux-ci incarnent précisément, avec une puissance atemporelle, l'ici et maintenant de la réalité des femmes, de leurs vécus et de leurs luttes.

Au fil de huit tableaux en noir et blanc, dans une mise en scène rigoureusement minimaliste, treize récitantes non professionnelles interprètent dans leur langue d'écriture les textes de 25 poétesses disparues. Loin de toute compilation artificielle, Lucile Bertrand tisse ces fragments de récits d'isolement, de guerre, de violence, de révolte mais aussi d'éveil et de sororité, en une fresque poétique, polyphonique et multiculturelle. "Au loin j'entends des paroles prononcées des siècles plus tôt, leurs échos ayant traîné dans l'univers avant de m'atteindre"; ces mots de la poétesse luxembourgeoise Anise Koltz cristallisent l'idée de résonance d'expériences communes entre le passé et le présent. Cette nouvelle forme poétique n'a rien d'un discours éthéré; le film ancre les mots dans les corps et les voix des récitantes, liant les trajectoires passées à une mémoire vive, incarnée et toujours écorchée.

Grâce à sa cheffe opératrice Marie Merlant et sa monteuse Léole Poubelle, Lucile Bertrand fait le choix d'un style épuré, abstrait, façonnant un monde à la fois dans et hors du temps. Tout est ciselé, les propositions plastiques (composition des plans, voix blanche des récitantes et lents déplacements), narratives (enfermement puis ouverture progressive de l'espace jusqu'à l'immersion en

pleine nature) ou encore thématiques (la création ou la relégation des femmes aux marges de l'Histoire). Certains choix s'avèrent limpides. Invoquant la cinéaste Germaine Dulac qui décrivait le cinéma comme un art du mouvement et de lumière, l'artiste ne propose pas un film en "noir et blanc", mais bien "en lumière", celle-ci "permettant d'envoyer des vibrations qui touchent puissamment le regard".¹ À l'instar des mots, une révélation lumineuse progressive sculpte l'espace mais aussi le temps, dans une lutte acharnée contre l'inacceptable. Dès la première scène, les femmes dégagent les vitres d'une poussière accumulée; des photographies traumatiques sont posées sur une table lumineuse; le pré au ciel dégagé sous lequel les récitantes finissent par se rassembler offre une grande respiration finale au film.

Chaque élément est choisi non pas pour effacer les tensions mais pour constamment les rééquilibrer dans une lutte symbolique et cyclique. Les instants horizontaux (pour reprendre le terme de Chloé Delaume) de sororité entre les femmes, comme au travers du cercle formé où les regards s'échangent avec bienveillance, viennent se confronter aux traumas individuels dépeints par les poèmes. Les plans fixes des femmes en face caméra dialoguent avec le mouvement de la marche à travers les espaces, des gestes miniatures qui déplacent les pierres. Ce travail d'équilibriste investit jusqu'au son. Le rôle cardinal des textes et de leur incarnation rend centrale cette question, soulignant le remarquable travail sonore de Liza Thiennot et de Marc Doutrepoint. Le découpage du film distribue la parole mais aussi l'écoute, voire notre écoute. La fragmentation, la décontextualisation des textes originaux et l'éclatement constant des langues engendrent un processus très particulier dans lequel un choix semble s'offrir à nous: s'engager dans le tissage complexe de récits qui s'entremêlent, et y entendre l'incantation d'un chœur modulé, comme le décrit finement Pascale Viscardy.² Ou s'affranchir des mots et de leur sens, et vivre cette mélodie comme une pulsation rythmique — les battements d'un cœur partagé.

Si le film se termine sur le sublime *Planetarium* d'Adrienne Rich, il pourrait tout aussi bien mener à un autre de ses poèmes, *The Dream of a Common Language* (1978). Car au travers de ce film dédié à la puissance du langage poétique, il y a ce désir d'utiliser un langage commun pour "se rencontrer dans la différence", selon les mots d'Audre Lorde. Mais il ne s'agit pas que d'une rencontre. Derrière une apparente tranquillité, la révolte point face à la menace de l'effacement. *Les inoubliables* renvoie à ceux qui pensent encore la poésie comme un vestige nostalgique ou désuet, l'implacable performativité d'un langage commun de résistance — celui qui orchestre les expériences vécues et poémisées comme autant de déclencheurs d'action et de résonances cosmiques.

Muriel Andrin

¹ Germaine Dulac, "La musique du silence" dans *Cinegraphie* n°5, janvier 1928 (repris dans *Avez-vous peur du cinéma? Chroniques (1919-1931)*, Feux, 2024, p. 42).

² Pascale Viscardy, "Les inoubliables de Lucile Bertrand", paru dans *Flux News Magazine* #94, juillet 2024.